



**Essai de panorama diachronique. analyse d'une tendance:  
l'installation de la cyclothymie (du Ier siècle av. J.-C. au Bas  
Empire**

Joël Thomas

► **To cite this version:**

Joël Thomas. Essai de panorama diachronique. analyse d'une tendance: l'installation de la cyclothymie (du Ier siècle av. J.-C. au Bas Empire. Cahiers de l'Université de Perpignan, 1988, L'imaginaire de l'espace et du temps chez les Latins, 5, pp.139-148. <hal-04666374>

**HAL Id: hal-04666374**

**<https://hal.science/hal-04666374v1>**

Submitted on 8 Aug 2024

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

*Les Cahiers de l'Université de Perpignan*

sont animés par des enseignants-chercheurs de la faculté des sciences humaines, juridiques, économiques et sociales. Leur ambition est de mettre à la disposition des enseignants, des étudiants et de tout public intéressé, des ensembles faisant la synthèse sur un thème particulier dans l'une ou l'autre des disciplines enseignées à la faculté. La périodicité de parution des *Cahiers* peut varier de un à deux par an.

*Comité de rédaction :*

Jean Becat (catalan), Marc Calvet (géographie), Paul Carmignani (anglais), Roger Malafosse (économie), Daniel Meyran (espagnol), Maurice Roelens (français), Jean Sagnes (histoire).

*Responsable de la rédaction :* Jean Sagnes.

*Administration :* Toute correspondance y compris commande et paiement est à adresser à :

Les Cahiers de l'Université de Perpignan  
Faculté des sciences humaines, juridiques,  
économiques et sociales

Université de Perpignan

36, Chemin de la Passio Vella — 66025 Perpignan Cedex

*Prix du n° 5 : 70 F* — Libeller le chèque ou le mandat à :

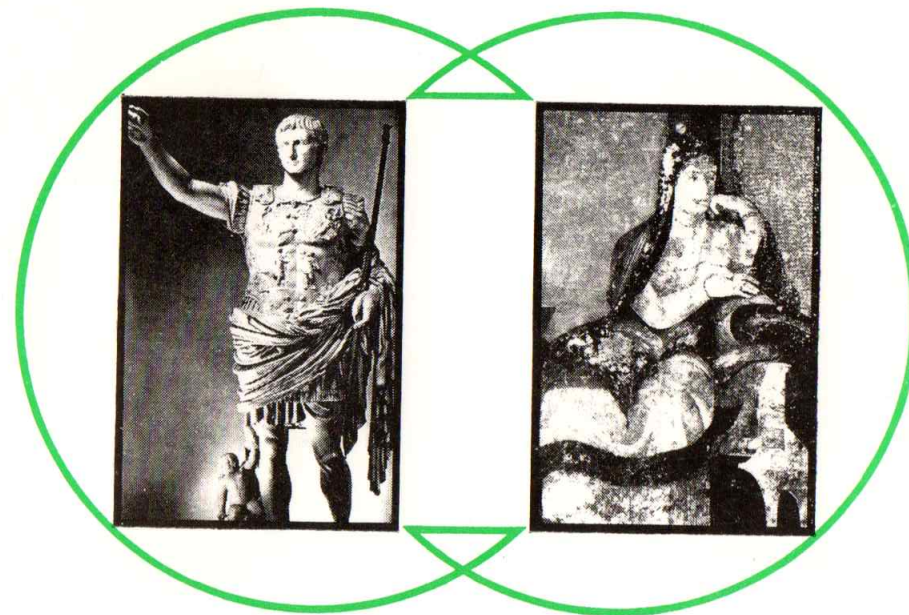
M. l'Agent comptable de l'Université de Perpignan  
C.C.P. Montpellier n° 5254.43 E

ou Trésorerie Générale des Pyrénées-Orientales  
Compte n° 000 440 040 25-18 Perpignan

N° I.S.N.N. 0769.0770

**Cahiers de l'Université de Perpignan**

*Lettres, sciences humaines, juridiques,  
économiques et sociales*



**L'IMAGINAIRE  
DE L'ESPACE ET DU TEMPS  
CHEZ LES LATINS**

**N° 5 - AUTOMNE 1988**

**CHAPITRE VIII****ESSAI DE PANORAMA DIACHRONIQUE****ANALYSE D'UNE TENDANCE:  
L'INSTALLATION DE LA CYCLOTHYMIE  
(DU 1<sup>er</sup> S. AV. J. C. AU BAS EMPIRE)**

Joël Thomas

"Le désert croît"  
F. Nietzsche

Dans la combinatoire des formes en iconographie, nous avons suivi, sur une courte durée (soixante ans environ), l'évolution et la mise en dialectique de deux tendances en apparence opposées, en fait secrètement complémentaires (hétérogénéité et homogénéité; désordre et ordre; mouvement et stabilité), comme à la fois génératrices de deux grands moments artistiques, et de deux "images du monde", l'une tendant vers le rêve, l'autre vers le "tissage" complexe du vertical transcendant et de l'horizontal humain. La création artistique nous apparaît comme l'apex d'un mouvement plus confus, ressenti collectivement par une société en mutation, et qui se sublime, s'éclaire dans l'art.



Peut-on aller plus avant pour définir d'autres lignes de force, dans l'esquisse d'une "sociologie de l'art"? Les études les plus récentes sur le sujet<sup>(1)</sup> ont mis en évidence l'inadéquation de schémas portant exclusivement sur des longues durées: le problème est le même qu'ils soient évolutifs (théorie d'un "progrès", d'un "sens de l'Histoire"), ou fondés sur une structure cyclique (les "saisons" de Spengler). Il semble qu'il faille envisager la combinatoire de mouvements portant sur des longues durées, mais considérablement modifiés par une sorte de rythme oscillatoire qui amène à lire, à l'intérieur de ces grandes pulsations, des variations, des oscillations liées à des micro-situations. Nous en avons défini une (cf. chap. VI) autour du passage de la République à l'Empire. Nous nous permettons de renvoyer le lecteur à une autre micro-situation que nous avons analysée à travers le roman pétronien et le roman d'Apulée<sup>(2)</sup>.

Serait-il possible de saisir par ailleurs des modifications portant sur des longues durées? Nous croyons en avoir un exemple dans la lente évolution qui fait, avec le temps, peu à peu passer l'Empire d'un état d'"énantiodromie", fondé sur la circulation d'énergies complémentaires, à une situation cyclothymique, où les forces se manifestent dans un clivage de plus en plus grand. Par ailleurs, comme nous le disions, cette évolution est loin d'être uniforme: constamment, des oscillations, des micro-situations, actualisent une régénération partielle, et la possibilité d'un retour à une circulation équilibrée des forces (jusqu'au IV<sup>e</sup> siècle, où

1 - Cf. G. Durand, "La sortie du XX<sup>e</sup> siècle", La liberté de l'Esprit, n°12, juin 86, pp. 70-97; Beaux-Arts et Archétypes, P.U.F., 1989.

2 - Cf. J. Thomas, Le dépassement du quotidien dans l'Enéide, les Métamorphoses d'Apulée et le Satiricon. Essai sur trois univers imaginaires, Paris, Belles Lettres, 1986.

Claudien croyait encore cette renaissance possible, alors même que l'Empire était exsangue). Mais il est possible de suivre peu à peu, d'avatar en avatar, un lent épuisement de l'organisme de la romanité. On en a bien analysé les causes socio-économiques<sup>(3)</sup>: de mauvais choix, des refus (le maintien de l'esclavage, le mépris pour les techniques, voire pour le travail lui-même) qui étouffent peu à peu l'Empire dans les limites du limes. Lorsque (vers le milieu du II<sup>e</sup> s.) les Romains se rendent compte qu'ils ont atteint le maximum de leurs possibilités d'expansion territoriale, ils ne cessent dès lors de lentement régresser, de voir leur puissance s'effriter, et tenteront des compensations -catastrophiques- par une politique frileuse de protection et d'encadrement, qui stérilisera les dernières forces vives: on se souvient des édits de Dioclétien, puis de Constantin, accroissant les impôts, les recensements, fixant les salaires, les prix, et maintenant les artisans dans des corporations devenues de véritables castes. L'attitude vis-à-vis des Barbares est révélatrice de cette frilosité: l'Autre, l'étranger, d'abord considéré comme celui qui apporte son originalité dans un dynamisme dialogique, devient l'ennemi, celui qui vous menace; alors, on se retire dans le sanctuaire, derrière le limes, qui n'est plus un lieu d'échange, mais une barrière. On est passé d'une situation vécue en dialectique à une situation clivée, schizoïde. Bien sûr, les points de vue ont divergé. Mais, au IV<sup>e</sup> s., chez les païens, il n'y a plus guère que l'Anonyme auteur du De Rebus Bellicis pour prôner la nécessité d'une invention technique, d'une adaptation qui permettrait de comprendre les mutations. Les autres, comme Ammien Marcellin, Symmaque, Végèce, semblent penser que tous les

3 - Cf. M. Rostovtzeff, The social and economic history of the Roman empire, Oxford, 1957.



problèmes seraient réglés si l'on pouvait seulement bouter hors de l'Empire les barbares "infiltrés"<sup>(4)</sup>.

Ainsi, de la souplesse vivante du dialogue et de la circulation, on est passé à une situation contrastée: contraste entre un mouvement pur, désordonné, anarchique, toujours à l'oeuvre dans la grande machine de l'Empire, et une immobilisation lente et mortifère: immobilisation des structures étatisées, étouffées; raidissement altier de la philosophie stoïcienne, niant les problèmes et les exigences du corps physique ou social. Les forces éclatent, ou elles se figent. Mais, comme dans une agonie, ce qui, au bout du compte, prend lentement le dessus, c'est l'immobilisation: l'entropie l'emporte, le dynamisme organisateur se fige. Les convulsions ne sont donc qu'une apparente agitation, une tentative dérisoire pour échapper à l'inertie. Nous retrouvons ici Gilbert Durand et Stéphane Lupasco<sup>(5)</sup>: faute d'avoir su conserver l'énantiodromie des rythmes qui la régénéreraient, la société de l'Antiquité s'immobilise et meurt; et les réactions contrastées, chaotiques, qui la portent à des oscillations extrêmes sont les signes non trompeurs de la crise dans laquelle elle se trouve.

Cette crise, nous croyons pouvoir la suivre à travers l'iconographie, et plus particulièrement à travers quatre sculptures qui, parmi bien d'autres, jalonnent

4 - Redisons-le, il s'agit là d'une tendance sur une longue durée. Ainsi, après la bataille d'Andrinople (378), la brusque conscience du péril mortel qui menaçait l'Empire donna, en un dernier sursaut, une force nouvelle au patriotisme. Cf. F. Paschoud, Roma Aeterna, Neuchâtel, Attinger, 1967, p. 13.

5 - Cf. S. Lupasco, Le Principe de l'antagonisme et la logique de l'énergie, Paris, Hermann, 1951; - G. Durand, La Foi du Cordonnier, Denoël, 1984.

l'évolution historique de l'Empire; ainsi, l'Histoire est explicitée par la clairvoyance du regard des artistes, qui ont toujours senti, précédé et prolongé les situations qu'ils vivaient.

D'abord, l'Auguste de Prima Porta (cf. fig. couverture). Il date de *circa* 19 av. J. C., c'est-à-dire de la date de la mort de Virgile. Il transcrit admirablement cette ambiguïté féconde caractéristique de la période, que nous avons relevée dans l'Enéide. Ambiguïté, d'abord, entre une impression de force, provenant de la statue cuirassée elle-même, et une mélancolie, une tendresse secrète émanant du visage: association, en Auguste comme en Enée -autre *conditor*<sup>(6)</sup>- de la nature masculine et de la nature féminine (ces mots étant pris bien sûr dans le sens bachelardien), mais aussi présence de deux vertus cardinales de Rome: la force, ainsi que cette mélancolie dans laquelle H. Bardon voit un des traits du génie latin<sup>(7)</sup>. Ambiguïté aussi dans le geste du bras, qui montre et qui appelle à la fois: force du Père, affirmant son autorité; force de la Mère accueillant ses enfants dans son giron. Ambiguïté féconde, donc, puisqu'elle concilie, en un dialogue, des tendances complémentaires: Auguste est à la fois l'incarnation de la force et celle de l'intériorisation, des composantes "masculines" et "féminines"; et c'est parce qu'il unit ces tendances dans une circulation équilibrée, qu'il est bien le *conditor*, l'homme de la régénération et de la renaissance, le successeur d'Enée et de Romulus. Il y a là un schéma symbolique fondamental que nous croyons retrouver, assez voisin, dans une représentation féminine,

6 - Cf. J. Thomas, Structures de l'Imaginaire dans l'Enéide, Paris, Belles Lettres, 1981, p. 251.

7 - Cf. H. Bardon, Le Génie latin, Bruxelles, Latomus, 1963, p. 217.



et appartenant au domaine du sacré, celle-ci: la *Théotokos*, la Mère de Dieu, célèbre icône de Vladimir. Là aussi, la Vierge tient l'Enfant, le rédempteur, dans un geste tout aussi richement ambigu, puisqu'elle le protège, mais en même temps elle le montre au monde: même ambivalence, même circulation alternée et double mouvement simultané vers l'intérieur et vers l'extérieur, vers le moi et vers le monde, la connaissance des deux étant indissociablement liée à la réalisation spirituelle de l'individu.

Les scènes gravées sur la cuirasse soulignent encore la complémentarité des contraires unis dans un dynamisme organisateur; elles transcrivent l'ordre du cosmos (si nous risquons le pléonasme), à travers l'alliance des peuples d'Orient et des peuples d'Occident, d'Apollon et de Diane, de *Tellus*, la Terre, et de *Caelus*, le Ciel. Et les peuples barbares faisant leur reddition à Rome, au centre de la cuirasse, s'inscrivent dans le mouvement de cette puissance régénératrice qui, finalement, ne rejette pas le vaincu, à l'image de l'*Enéide*, où la trifonctionnalité des Troyens, des Etrusques et des Latins succède à l'agonistique des combats dans l'élaboration de l'*opus*.

On retrouve encore cette force expansive qui va vers l'Autre dans la très belle statue représentant un prisonnier dace faisant sa reddition, et datée du début du II<sup>e</sup>s. (Fig. 4): la noblesse du geste, la beauté du visage transcrivent tout le respect que le sculpteur a voulu marquer à ce personnage vaincu, mais digne dans sa défaite; la souplesse du geste traduit un dynamisme latent qui sourd, comme une vie qui se contient. Il s'en dégage implicitement l'idée qu'on ne peut se priver des forces de régénération symbolisées par ce "barbare": il représente une ramification possible du corps mystique de

Fig. 4



Rome, soucieux de se prolonger, de se ressourcer, pour renouveler le dynamisme organisateur de l'Empire.

Laissons passer deux siècles, et nous ne percevons plus rien de ce projet dans la représentation des Tétrarques de la Place St Marc (*circa*, 300 ap. J. C.) (*Fig 5*). Pour la première fois, la psychanalyse nous semble imposer une lecture: il y a une considérable dissociation entre ce que l'artiste a voulu exprimer (la force des Tétrarques, s'épaulant dans un geste d'alliance, la main sur la garde de l'épée, le regard tourné dans la même direction) et ce qu'il a exprimé réellement: des hommes cramponnés les uns aux autres, comme s'ils craignaient obscurément quelque chose; leurs yeux vides leur donnent un regard angoissé, comme s'ils entrevoyaient à l'horizon les hordes barbares à venir, sous lesquelles l'Empire va crouler. La relative maladresse de l'exécution accentue le côté figé des personnages, et contribue à les immobiliser dans la pierre. La symétrie des attitudes s'oppose à la souplesse asymétrique, génératrice de dynamisme, que nous relevions précédemment. Immobiles et tendus, ils semblent à l'écoute de quelque lointaine et inquiétante rumeur d'apocalypse. L'artiste avait voulu commémorer l'ordre - pour se rassurer, rassurer son temps-: c'est l'angoisse qui sourd de partout et qui s'affirme, à travers ce clivage fondamental résultant de l'intention manquée, et révélateur d'une crise profonde de la société, incapable de générer des structures organisatrices: la lecture symbolique dément ici ce que l'intention consciente de l'artiste voulait affirmer.

On retrouve ici le même clivage entre Romains et Barbares dans un des plus célèbres sarcophages de combats, le sarcophage Ludovisi (*circa* 260 ap. J. C.) (*Fig 6*). La scène se construit sur deux lignes de forces,



qui sont celles-là mêmes que nous avons associées au symbolisme profond du Bas-Empire:

1 - affrontement entre Romains et Barbares, où deux blocs bien contrastés -le Bien et le Mal- se font face: on ne se bat plus contre un barbare potentiel que nous portons tous en nous, mais d'une façon plus simpliste, contre une barbarie extérieure<sup>(8)</sup>; cette relation crispée qui s'oriente vers des connotations de type schizoïde débouche sur une forme de racisme dans laquelle on aura reconnu le renoncement à l'équilibre de l'énantiodromie et à l'acceptation de la différence, mais aussi le refus du réel, le même refus qui fait du IV<sup>e</sup> siècle le grand siècle des commentateurs: Servius, Donat, Macrobe, réfugiés, eux dans une nostalgie du passé;

2 - tendance au mouvement pur, dans une anarchie des formes où tout s'interpénètre dans la mêlée du combat. A l'inverse du schème de l'affrontement, tendant vers une rigidité, celui-ci vise au contraire à une déstructuration, tout aussi mortifère, et diamétralement opposée dans son expression symbolique (toujours la cyclothymie). Entre la rigidité des formes et leur flux incontrôlé, on ne trouve plus ce pont qu'étaient les rythmes de l'énantiodromie.

Toutefois, il y a un élément nouveau dans le sarcophage Ludovisi, qui nous apparaît en ceci plus subversif que la représentation très officielle des Tétrarques: c'est le jeune général, vers lequel convergent, en diagonale, les mouvements de la houle humaine, tendant en quelque sorte à le faire sortir du tableau

Fig. 6



8 - Cf. Y. A. Dauge, Le Barbare. Recherches sur la conception romaine de la Barbarie et de la civilisation, Bruxelles, Latomus, 1981.



par le haut<sup>(9)</sup>. Or il porte, gravée au front, la croix de Mithra, viatique qui lui permet de s'agréger au monde du sacré, et plus particulièrement à l'eschatologie des initiés à Mithra: "il cesse de prendre part aux péripéties du combat. Le bras droit levé, il domine comme un météore le tumulte de la bataille"<sup>(10)</sup>; par sa foi, vécue dans l'action, le jeune général romain crée la propre dimension de son assomption.

Plus encore que du côté de Mithra, c'est vers le Christianisme que soufflaient les vents de la régénération. Nous avons vu la Rome païenne s'immobiliser lentement, perdre son dynamisme vital. Mais, pendant ce temps, le christianisme se développait, et allait, lui, pouvoir situer ses apôtres dans la lignée des *conditores*, des grands rénovateurs. En effet, dans un premier temps, les chrétiens s'étaient sentis non pas hostiles à l'Etat, mais dégagés de ses structures. Puis, après la prise de Jérusalem par Titus, Rome était devenue l'ennemie jurée, la Grande Prostituée de l'Apocalypse de Jean. Mais, inversement, quand le christianisme devint religion d'Etat, après Constantin, l'Eglise sut faire transmigration dans son propre corps collectif les forces qui demeuraient dans la cité prestigieuse<sup>(11)</sup>. Ainsi, sur les ruines de l'ancienne Rome païenne et vieillissante, *Roma senescens*, victime du dieu Terme, renaissait une *Roma aeterna* fondée par les apôtres Pierre et Paul. Et le vieil archétype des *conditores* s'en trouvait repris et prolongé, au profit du christianisme: Rome avait d'abord été une *Troia melior*

9 - Cf. B. Andreae, L'art de l'ancienne Rome, Paris, Mazenod, 1973, p. 303.

10 - Ibid.

11 - Certains revirements furent même spectaculaires. Ainsi saint-Jérôme vilipenda Rome avec une rare violence, puis regretta amèrement sa chute, en 410. Cf. F. Paschoud, op. cit. p. 217 sqq.

fondée, puis régénérée par Enée, Romulus, et Auguste, lui-même "nouveau Romulus". Cette même lignée se prolonge désormais avec la nouvelle naissance liée au voyage à Rome des apôtres Pierre et Paul, à leur prédication et à leur martyre: ainsi régénérée, Rome, après avoir été la nouvelle Troie, devenait la nouvelle Jérusalem; finalement, le vieillissement de Rome, l'installation de la cyclothymie, n'avaient été qu'un moment d'une métamorphose, la condition nécessaire à une mutation qui s'ouvrait sur l'Europe catholique et apostolique à construire, et sur des temps nouveaux.